Numéro 39
La Plume
Avril 2022
www.laplumedauphine.fr

Bleu

CMJN : 74, 40, 12, 1
RVB : 70, 130, 180
Hexa : 4682B4

La Plume

Journal de l'Université Paris-Dauphine - bisemestriel gratuit

n° 39

Université Paris-Dauphine
Place du Maréchal de Lattre de Tassigny
75775 Paris Cedex 16, France
Association loi 1901

Édito

En novembre dernier, Emmanuel Macron a modifié le bleu du drapeau tricolore. L'objectif ? Revenir au bleu marine d'avant 1976, un symbole de la révolution française. Et oui, tout est affaire de nuance.

L'Élysée a connu un débat en interne, entre ceux qui considèrent que cela n'a aucun intérêt, que ce nouveau drapeau est moche et qu'il jure à côté du drapeau européen, et d'autres, attachés à revoir le drapeau de leur enfance avant les années Giscard. Preuve que le bleu, c'est tout une symbolique.

Alors à La Plume, on s'est intéressés à cette couleur mystérieuse. Parfois associé à la religion, à la royauté. Parfois au rêve. Et encore à la candeur. De la face cachée de Pablo Picasso à la planète bleue et au biomimétisme. En passant par le cinéma avec Perfect Blue ou la religion. Tout, tout, tout, vous saurez tout sur le bleu.

Évidemment, le numéro vous réserve d'autres surprises. Comment la signification de la chanson Zombie des Cranberries ou la crèche de Dauphine, un lieu encore méconnu de la plupart des étudiants.

Le ciel bleu arrive et avec lui les ~~partiels~~ vacances. En espérant que vous emmènerez avec vous ce dernier numéro voir le bleu de la mer. Je vous souhaite une bonne lecture.

Ferraris Salomé
Rédactrice en chef de La Plume

Directeur de publication : Marc-Adrien Marié
Rédactrice en chef : Salomé Ferraris

Mise en Page
Wilhem Godeau, Christelle Dahan, Juliette Decaudin

— Conseil d'administration —
Président : Marc-Adrien Marié
Secrétaire Générale : Lena Stern
Trésorier : Emile Auriol
Rédactrice en chef : Salomé Ferraris
Responsable technique, communication et création : Wilhem Godeau
Responsable Vie Associative : Eva Danan

— L'équipe —
Marc-Adrien Marié, Emile Auriol, Lena Stern, Salomé Ferraris, Wilhem Godeau, Eva Danan, Pauline Kermoal, Elsa Jamin, Benjamin Moinard, Hanna Kim, Alexandre Da, Antoine Lambert, Camille Guazelli, Christelle Dahan, Cindy Wong, Claire Dubreuil, Elisa Aidan, Fatine Tahlil, Hanna Lugassy, Hélène Rivaud, Ieva Dijkmans, Iliana Fages-Gouyou, Ines Te, Jeanne Poëncin-Burat, Jonathan Yeung, Julien Haderer, Juliette Decaudin, Justine Le Forestier, Lara Voisin, Laura Salabert, Ryan Belaiche, Selma Benboubker, Maxime Dhuin, Lilya Grouze, Louis Roy, Léandre Bierré, Paul De Viry, Phillipine Richer.

— Nos partenaires —
Dauphine | PSL
UNIVERSITÉ PARIS

Sommaire

Actu Dau ---------- page 4
• À la découverte de la crèche de Dauphine

Dossier ---------- page 5-7
Bleu
• Pablo Picasso ou la destruction passionnée des femmes
• Bleu sacré : quand la couleur se mêle à la spiritualité
• Une magie noire animée, Critique de Perfect Blue de Satoshi Kon

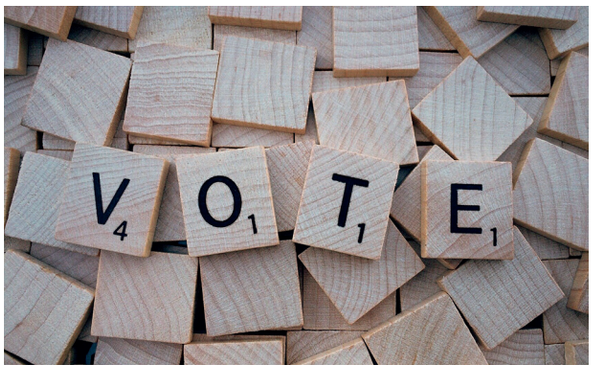
Débats ---------- page 8-10
• Prendre en compte le vote blanc : danger ou nécessité ?
• Rencontre avec Monsieur Le Président François Hollande

Décryptage ---------- page 11-12
• Droits LGBT : où en est-on ?
• Le dialogue suffit-il au maintien de la paix ?

International ---------- page 13
• Zombie : bien plus qu'une chanson de morts-vivants !

Sport ---------- page 14
• Yuzuru Hanyu, rockstar du patinage artistique

Culture ---------- page 15
• Industrie de la mode et féminisme : liaisons dangereuses



NOUS CONTACTER !

www.laplumedauphine.fr

contact : laplumedauphine@gmail.com

NOUS SUIVRE !

La Plume

laplumedauphine

@LaPlumeDauphine

La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université Paris-Dauphine, de PSL Research University ou des autres collaborateurs du journal.

- ISSN 2260-9857

Textes et images tous droits réservés à La Plume.

À la découverte de la crèche de Dauphine

Le panneau indicateur dans le hall d'entrée, les lits bébé évacués pendant les exercices incendie... Certains étudiants ont déjà découvert l'existence d'une crèche au sein de Dauphine. Ce lieu reste néanmoins méconnu de beaucoup d'entre eux. Quels enfants y sont accueillis ? Quel est le quotidien des employés sur place ? La Plume donne la parole à Bérénice Lenzeele, éducatrice de jeunes enfants qui assure la direction par intérim de la crèche.

Qui peut laisser ses enfants à la crèche de Dauphine ?

À l'origine, elle a été créée pour le personnel administratif. Aujourd'hui, tous les parents qui travaillent ou étudient à Dauphine peuvent candidater, incluant ainsi des professeurs et des étudiants.

En termes de demandes, les parents étudiants sont moins nombreux. Actuellement, on accueille une vingtaine d'enfants dont la moitié sont des enfants de professeurs et l'autre moitié d'employés administratifs.

En quoi consiste votre travail au quotidien ?

On est ouvert de 8 h 15 à 18 h. Il faut nourrir les petits, les changer, jouer avec eux, etc. Il y a en revanche des choses auxquelles on pense moins. S'occuper de jeunes enfants, c'est aussi passer du temps à les observer et les accompagner dans leur développement émotionnel et psychique. Enfin, travailler dans une crèche, c'est aussi du rangement, du nettoyage, de la logistique et beaucoup de dialogue et d'échange avec les parents.

C'est un métier incroyable, mais aussi difficile par moments. Le problème dans la petite enfance, c'est le manque de reconnaissance. Ici, les parents sont adorables, ils nous valorisent beaucoup. Mais de manière générale, les gens pensent qu'on se contente de garder des enfants alors que ça va beaucoup plus loin.

À quelles occasions croisez-vous des étudiants ?

Évidemment, on les voit dans la cour quand on arrive ou quand on prend une pause. Sinon pas beaucoup en dehors de ceux qui viennent déposer leurs enfants !

Quoique, il y a quelque temps, ce que je pensais être un couple est entré dans la crèche. Je suis allée à leur rencontre. Le jeune homme m'a dit : « On voudrait inscrire notre futur bébé. » Quand il dit ça, son amie a pouffé de rire et répondu « Mais qu'est-ce que tu racontes ? » Je les ai regardés et j'ai demandé si c'était une blague. Le jeune homme m'a répondu que oui. Il avait l'air un peu hébété. On est resté là à se regarder. Et puis il a baragouiné un truc et il est parti. C'est arrivé seulement une fois, je n'ai pas dû tomber sur le plus malin du groupe (rires).

Certains étudiants viennent aussi à la rencontre des employés dans le cadre de projets. L'année dernière, une jeune femme m'a posé des questions sur mon travail pour un dossier qu'elle préparait. Ça fait toujours plaisir de voir que la petite enfance est un sujet qui intéresse !

Les étudiants qui vous laissent leurs enfants vous parlent-ils de leur quotidien de jeunes parents ?

La plupart d'entre eux sont en fin de cursus. Souvent, ils ont une famille qui les aide à côté ou un conjoint qui travaille déjà. Ils ne nous parlent pas beaucoup de leurs études puisqu'ils viennent en tant que parents.

Simplement parfois, on comprend qu'ils préparent un gros dossier parce qu'ils sont super stressés (rires). Dans ces cas-là, c'est bien qu'ils nous en parlent, ça peut impacter l'enfant aussi. Les étudiants ont aussi des problématiques spécifiques sur les horaires. C'est fréquent qu'on me dise « Un de mes cours a été décalé donc je viendrai plus tôt ou plus tard que prévu. »

La crèche est-elle suffisamment connue des étudiants ou des personnes qui travaillent dans la fac ?

Pas du tout ! Déjà, elle est un peu isolée dans l'établissement. Je me rappelle quand j'ai passé mon entretien d'embauche, on m'avait dit « Tu verras la crèche est au fond de la cour. » La personne s'était trompée et m'avait dit à droite alors que c'était à gauche, j'ai eu du mal à trouver (rires). Quand on n'est pas déjà venu ce n'est pas évident. Même pour se faire livrer du matériel, c'est compliqué.

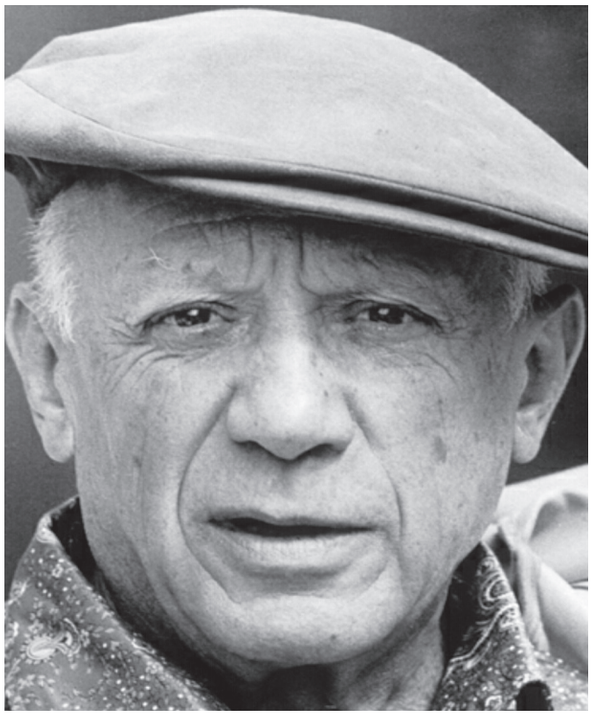
La question de la visibilité tenait vraiment à cœur à notre ancienne responsable qui a beaucoup œuvré dans ce sens. C'est pour ça qu'ils ont mis des écriteaux dans le hall et dans la cour. C'est déjà un plus. Les quelques fois où j'ai entendu des étudiants parler de la crèche c'est qu'ils l'avaient découverte comme ça.

Il faut davantage parler du quotidien de celles et ceux qui travaillent auprès des tout petits et des difficultés qu'ils peuvent rencontrer. Au-delà de l'Université, la petite enfance doit gagner en visibilité en France de manière générale.

Maxime Dhuin
L3 LISS

DOSSIER

Pablo Picasso ou la destruction passionnée des femmes



Le bleu inspire. Et comment parler de bleu dans l'art sans penser à la période bleue de Picasso? Des œuvres exceptionnelles, innovantes et spectaculaires qui nous donnent envie de déifier l'artiste. Mais qui était-il vraiment ?

Picasso demeure l'un des plus grands peintres au monde. Un génie incontestable, une réussite évidente. Tout semble acquis pour l'artiste. Pourtant, de nombreux témoignages noircissent l'image du peintre. Parmi eux, ceux des femmes l'ayant côtoyé. Entre violences et abus, découvrez la vie de Picasso. Une vie tournée vers un souhait clair : détruire les femmes qu'il a rencontrées.

Un entourage meurtri

Laissons le peintre de côté et prenons la personne. L'entourage de Picasso a un avis bien tranché à son sujet. Plusieurs de ses proches ont connu un destin sombre. Marie Thérèse-Walter, maîtresse et mère d'un de ses enfants, s'est suicidée. Même sort pour sa seconde épouse Jacqueline Roque. La photographe Dora Maar a souffert de dépression à cause de leur relation. Un de ses fils est mort d'alcoolisme... En bref, la majorité de son entourage proche s'est décomposée à petit feu.

Simple coïncidence ? Sûrement pas lorsque l'on connaît la nature des relations qu'il entretenait. Femmes battues et crimes sexuels. Défaut de compassion, de reconnaissance. Voire d'humanité ? C'est ce que laisse penser la façon dont Picasso a traité celles et ceux qui ont osé l'approcher.

> “Les personnes qui l'adorent sont les mêmes qui n'entendent pas sa culpabilité”

Des femmes détruites

Françoise Gilot, son ex-compagne, a écrit dans son livre Vivre avec Picasso que le peintre aurait dit : “Les femmes sont des machines à souffrir”. Témoignage fort, et dur. Mais surtout commun avec ceux de plusieurs autres femmes. L'artiste peintre Fernande Olivier, compagne de Picasso de 1904 à 1909, affirme que ce dernier la cloîtrait chez lui, par jalousie et possessivité. La photographe Dora Maar assure avoir vécu des violences physiques, sexuelles, psychologiques. Appuyons aussi sur l'écart d'âge entre Picasso et les femmes, parfois mineures, qu'il a rencontrées. Quarante ans le séparaient de Françoise Gilot...

Alors, Picasso gérait-il mal ses aventures amoureuses ? Non. Ce n'était pas de la mauvaise gestion, mais une volonté de destruction. Sa petite-fille, Marina, décrit dans son mémoire le traitement des femmes par Picasso : « Il les soumettait à sa sexualité animale, les apprivoisait, les ensorcelait, les ingérait et les détruisait sur ses toiles. Après avoir passé de nombreuses nuits à extraire leur essence, une fois qu'elles étaient asséchées, il les délaissait ».

Ce souhait de « vider les femmes de leur essence » est également visible dans les œuvres du peintre. Il peignait des femmes déconstruites, comme Les demoiselles d'Avignon. Il élaborait des portraits de femmes éplorées, comme La femme qui pleure, qui représente Dora Maar, désolée.

Malgré tout ça, il affirmait aimer les femmes. Il est perçu comme un croqueur de femmes, un amoureux éperdu de l'amour. “Picasso, l'homme qui aimait les femmes”, comme on peut le lire dans un article d'octobre 2014 du Journal du Dimanche. À nouveau non. Picasso a aimé posséder des femmes. Génie de la peinture, il utilisait ses proies à ses fins artistiques. Il a renouvelé son art en détruisant des femmes. Il a détruit ses victimes pour se satisfaire.

Alors peut-on, vraiment, aimer Picasso ?

Rien n'enlèvera à Picasso son génie. Personne ne contestera ni son talent, ni son impact sur le monde artistique. Seulement voilà, Picasso est bien plus qu'un prodige du dessin. Il a été mis sur un piédestal par la presse, les artistes, les nations. Par tout le monde. Et si l'homme est vénéré, alors ses actions le sont aussi. Et ses crimes sont ignorés. Sans doute car les personnes qui l'adorent sont les mêmes qui n'entendent pas sa culpabilité.

Aimer les œuvres de Picasso ne rendra personne complice de ses actes. Idolâtrer le peintre, en revanche, remet en question la légitimité des victimes. Parce qu'en séparant l'œuvre de l'artiste, le génie de l'homme est mis en lumière. Ses crimes commis, cachés, voire oubliés. Alors, l'admiration de Pablo Picasso ne peut se concevoir éthiquement sans refuser à ses victimes, leur position de victimes. Encore faut-il reconnaître celles et ceux qui ont souffert.

Jeanne Poëncin-Burat
L2 LSO

Bleu sacré : quand la couleur se mêle à la spiritualité

De l'indigo au cyan en passant par le turquoise, le bleu a eu de nombreuses significations à travers les époques. Mais une d'entre elles reste constante : l'association du bleu à la religion.

Le bleu est la couleur préférée de la majorité des humains. C'est du moins ce qu'affirme une étude menée par le cabinet ColorCom sur quelque 300 000 personnes. Dans un grand nombre de sociétés, le bleu représente la sécurité, la loyauté et une certaine constance. Ces associations remontent à plusieurs millénaires avant notre ère, au temps des pharaons. Aujourd'hui, le bleu (marine !) est parfois utilisé comme couleur de ralliement politique ou patriotique. Mais bien avant ça, le bleu était un symbole spirituel et religieux.

Représenter la divinité par la couleur

Un des exemples les plus connus en occident est celui du catholicisme. Le bleu est depuis longtemps la couleur de la Vierge Marie. Depuis le Ve siècle, elle se pare d'un voile bleu. Dans certaines références bibliques, on lie le bleu à l'idée de pureté, d'idéal féminin et maternel. C'est la couleur du ciel, du paradis, ce qui l'établit comme un couleur rassurante, à la connotation positive. Le bleu a d'ailleurs longtemps été un pigment très coûteux. Porter des vêtements bleus était donc une preuve de statut social. Représenter Marie dans une couleur réservée aux plus puissants permet de montrer son importance au sein du catholicisme.

> “Le bleu est la couleur du ciel et du paradis, ce qui l'établit comme une couleur rassurante”

Le bleu est aussi la couleur des dieux chez les hindous. Couleur de peau du dieu Vishnu - une des divinités principales - , elle représente la protection. D'autres dieux et avatars importants sont aussi représentés en bleu : Krishna, Shiva et Rama pour ne citer qu'eux. Couleur du ciel, elle est vénérée et très utilisée dans l'iconographie hindoue.

Dans le judaïsme, le bleu représente le divin, l'équilibre. Certains écrits en font même “la couleur de la gloire divine”. De nombreux objets de la culture juive sont donc liés à cette couleur. Les tzitzits – franges portées par les hommes juifs pratiquants – sont traditionnellement tressés de bleu. Souvent mentionnés dans la Torah, les théologiens mettent le bleu au centre de leurs recherches.

Le bleu protecteur

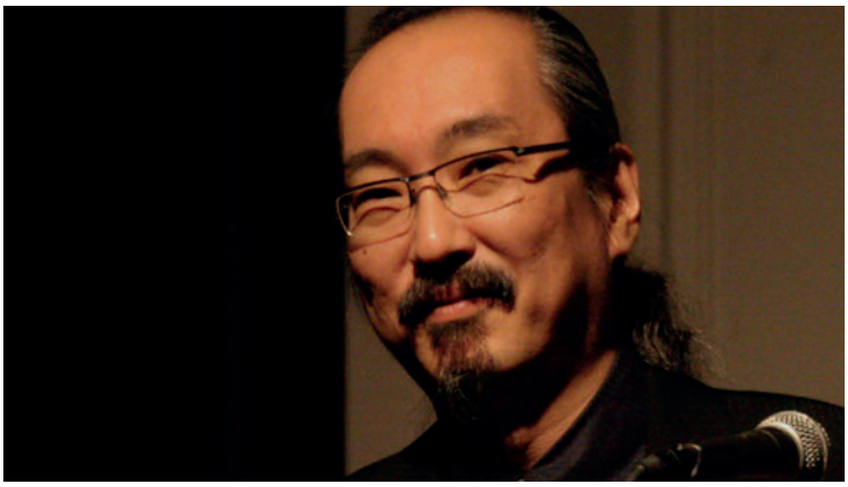
Le bleu est dans certains pays une forme de protection, d'amulette. En Grèce et en Turquie, cela transparaît dans le « Matiasma ». Talisman utilisé depuis l'Empire Ottoman, il représente « l'œil grec », constitué de quatre cercles bleus. Exporté dans le monde entier, il aurait pour vertu de protéger du mauvais œil.

Les autres civilisations méditerranéennes ne sont pas en reste. Les Égyptiens ont été les premiers à avoir réussi à fabriquer des pigments bleus durables, en 2200 avant notre ère. Leur technique mélangeait cuivre, sable et roches calcaires pour créer un des premiers pigments synthétiques. Très importante pour eux, la couleur était souvent utilisée pour se protéger des mauvais esprits. Elle était associée au pouvoir des dieux, et censée représenter la couleur du paradis. Les pharaons portaient régulièrement ce « bleu égyptien », qu'on retrouve sur de nombreuses tombes, comme sur le buste de Néfertiti.

En allant un peu plus loin vers l'Est, le bleu devient couleur de l'immortalité. En Chine, le bleu représente le printemps, la renaissance. C'est une couleur respectée. De nombreuses maisons sont décorées avec des teintes de bleu, pour favoriser la paix et la longévité. La porcelaine de Chine est connue pour ses détails bleus sur fond blanc. Selon les motifs choisis, l'objet exprime un “vœu” particulier. Et chaque symbole bouddhiste a sa signification. Purification, richesse, sagesse ou bonheur se mêlent à la symbolique du bleu.

Mais le bleu n'est pas bien vu dans toutes les cultures. Un des seuls pays où le bleu à une connotation négative est l'Irak : il y représente le deuil. Les significations positives restent majoritaires. Du prince charmant « bleu » hispanique aux méditations bouddhistes en robe bleue, le bleu fait tourner les têtes. Alors, la prochaine fois que vous aurez le blues, pensez à tous ceux qui, avant vous, auraient trouvé ça génial.

Iliana Fages-Gouyou
L2 LSO



Une magie noire animée, Critique de Perfect Blue de Satoshi Kon

Comprendre entièrement un film au premier visionnage est-il un signe de qualité ? Satoshi Kon (1963-2010), mangaka et réalisateur de films d'animation, n'est pas de cet avis. Il affirmait que ce type de long-métrage ne lui plaisait pas réellement. La raison ? Il recherchait des films capables d'ancrer une émotion forte dans le cœur, tout en conservant une part d'incompréhension. Une sorte de rêve cinématographique.

Perfect Blue, son premier long-métrage sorti en 1997 renvoie à cette conception du cinéma. À travers un thriller, le film d'animation adapte un roman qui traite avec froideur la question des idoles, et plus largement de la célébrité au Japon. L'histoire suit la vie de Mima Kirigoe, une chanteuse de J-pop - style de musique populaire au Japon, qui change soudainement de carrière pour se diriger vers le métier d'actrice. La jeune femme est alors forcée de surmonter les contraintes de ce nouveau milieu. Elle fera également face aux critiques de ses anciens fans qui remettront en doute son choix professionnel. Le spectateur va suivre l'évolution de sa notoriété et constater la dépossession progressive de la vie et du corps de Mima dans un monde cruel et malsain.

> “On attend des idoles qu'elles dédient leurs existences uniquement à leurs fans”

Les idoles asiatiques

Assez inconnu en France jusqu'à l'émergence de communautés de fan de k-pop, l'univers des idoles au Japon et en Corée est un phénomène culturel qui a gagné le monde. Rien qu'en France, les deux concerts de BTS en 2019 ont tous deux rempli le stade de France. Soit deux fois 80 000 places. Cet engouement a su prendre un tournant international mais il reste incomparable face au poids qu'il représente au sein de ses pays d'origine.

La force du dévouement et l'étendue de l'industrie des idoles est un aspect majeur de l'industrie musicale en Corée et au Japon. Si la k-pop est plus populaire au niveau international que la j-pop, les industries se ressemblent sur quelques points. Les idoles doivent dédier leurs existences uniquement à leurs fans. Ce qui implique une multitude d'obligations, comme rester célibataire, ou le contrôle constant de leur identité par les labels et les fans. C'est le cas de Minami Minegishi, membre du groupe AKB48, qui a dû se raser la tête et se voir rétrograder de son groupe en raison de la découverte d'une relation intime avec un homme.

Perfect Blue traite de ce rapport de proximité entre les fans et les idoles. Dans l'univers de la musique, les chanteurs sont entièrement redevables au public. Cette logique amène certains fans à penser que les stars leur appartiennent. C'est le cas du personnage principal, l'ex chanteuse de j-pop Mima, qui va être espionnée et harcelée par un auditeur lui reprochant d'avoir trahi son groupe en devenant actrice. Le réalisateur s'est attaché tout au long du film à retranscrire cette brutalité et cette oppression que ressent Mima tout au long du film. Au fur et à mesure, le monde chatoyant et coloré de l'ancienne idole devient plus sombre et violent, autant dans la réalisation que dans le scénario.

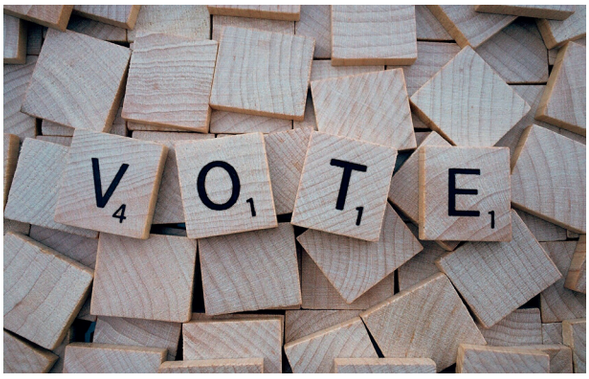
Le cauchemar d'une réalité subjective

L'irréel prend une place très importante dans ce film. Un thème accentué par les contrastes de lumière et l'enchaînement des plans, parfois chaotiques et imprévisibles. L'ambiance est bâtie, entre autres, autour des scènes où Mima doit jouer un personnage dans sa vie d'actrice, ce qui permet à Satoshi Kon, le réalisateur, de raconter son histoire dans une linéarité floue. Plus on avance dans le long-métrage, plus on se questionne sur la réalité du monde qui nous est présenté. Les doutes du personnage principal font partie intégrante du film. Le spectateur ressent pleinement les interrogations de Mima entre doute sur son identité et confrontation avec ses sentiments. Tout cet aspect irréel fait partie de l'essence des réalisations de Satoshi Kon. Les thématiques abordées dans Perfect Blue, ainsi que les mécanismes de mise en abîme sont repris dans ses films postérieurs comme Paprika (2006). L'une des phrases répétées dans Perfect Blue, « il n'y a aucun moyen que les illusions deviennent réelles » prend alors tout son sens.

Da Alexandre
L1 LSO

DÉBATS

Prendre en compte le vote blanc : danger ou nécessité ?



D'après l'IFOP, 86 % des Français sont favorables à ce que le vote blanc soit pris en compte dans les résultats électoraux. Actuellement, seuls les bulletins portant le nom d'un candidat sont « exprimés ». La question fait l'objet de débats politiques depuis plus de 20 ans. Dangereuse pour les uns, nécessaire pour les autres, à l'approche de la Présidentielle et des Législatives de 2022 que penser de la prise en compte du vote blanc ?

« Vote blanc », « nuls », « suffrages exprimés »... De quoi parle-t-on ?

Tout citoyen peut voter blanc lors d'une élection. L'enveloppe qu'il glisse dans l'urne doit alors être vide ou contenir un bulletin vierge. Il ne faut pas le confondre avec un vote nul où le bulletin est invalidé parce que déchiré, annoté ou à un format non-réglementaire. Ces votes blancs et nuls sont dénombrés mais ne rentrent pas en compte dans les « suffrages exprimés ».

Admettons que lors d'une élection, une candidate verte remporte 100 voix et une candidate bleue, 50 voix. Les urnes comprennent également 50 votes blancs. Pourtant, à l'annonce des résultats, il ne sera pas précisé que la candidate verte ne l'emporte qu'avec 50% des voix, tous suffrages compris. Vous ne saurez pas non plus que la candidate bleue représentait 25% des suffrages, au même titre que les votes blancs.

On parlera plutôt d'une victoire à 67 % de la verte face à la bleue, donnée à 33%. Le nombre de votes blancs ne figure qu'en bas de l'écran. Ces résultats ne prennent en compte que les bulletins portant le nom d'un candidat.

Une réforme nécessaire au fonctionnement de la démocratie ?

En 2012, Nicolas Sarkozy se prononçait en faveur de la comptabilisation des votes blancs. « On ne peut pas dire à quelqu'un qui a fait l'effort de se déplacer pour voter que l'on ne reconnaît pas son vote. » Le refus de choisir un des candidats serait une opinion à part entière.

On peut considérer le vote blanc comme le reflet d'un « dégagisme » légitime. Il vaudrait mieux l'écouter et en comprendre la cause plutôt que de le réprimer. En 2003, les députés centristes de l'UDF, menés par Jean-Pierre Abelin, défendaient sa comptabilisation pour cette raison. Selon eux, le vote blanc pourrait constituer un « exutoire civique » et même permettre d'endiguer la montée du vote protestataire.

Au-delà même de sa prise en compte, certaines associations comme le « Parti du vote blanc » veulent faire du vote blanc un moyen de remise en cause de l'offre politique. S'il venait à représenter la majorité des suffrages à une élection, il faudrait annuler le scrutin et le réorganiser avec d'autres candidats.

Une réforme stérile et dangereuse ?

Ce dernier argument ne convainc pas Christine Fauvelle-Aymar, professeure de Sciences Politiques à l'Université de Tours. Interrogée par Le Monde au sujet des mesures visant à invalider un scrutin si les votes blancs ou l'abstention étaient majoritaires, elle s'inquiète : « Annuler un scrutin invalide pour refaire un scrutin ? On n'est pas plus avancés. » De fait, si le vote blanc est le reflet d'une « insatisfaction » voire d'un « dégagisme » face à l'offre politique, il ne permet pas de régler les problèmes qu'il dénonce.

Ces bulletins vierges pourraient également poser un problème de crédibilité. Imaginons un président élu au second tour avec 45% des voix, le reste étant réparti entre l'adversaire et les votes blancs. Quelle légitimité aurait-il pour gouverner puisqu'il n'a pas la majorité ? Pour le journaliste politique Jean-Michel Apathie, il deviendrait impossible de gouverner le pays. La comptabilisation du vote blanc serait « contraire à l'intérêt général ».

Certains diront encore que voter, c'est prendre parti, défendre des convictions. On peut citer Jean-François Copé, ancien porte-parole du gouvernement, déclarer en 2010 : « Proposer aux électeurs un bulletin blanc, c'est proposer le non-choix. » Selon lui, accorder une place trop importante à ce « non-choix » pourrait, à terme, mettre en danger la démocratie plutôt que la renforcer.

Pour le moment, chaque citoyen qui votera blanc en avril prochain à la Présidentielle ne verra pas son vote pris en compte dans les résultats. Néanmoins, le débat sur la place à lui accorder reste ouvert et reviendra sans doute sur la table.

Maxime Dhuin
L3 LISS

« Une campagne électorale présidentielle devrait toujours s'organiser autour du thème de la jeunesse. » : Rencontre avec Monsieur Le Président François Hollande

On dit souvent que les jeunes sont l'avenir. Monsieur François Hollande, Ancien Président de la République l'a compris et œuvre beaucoup en direction de la jeunesse. Il a accepté de répondre à mes questions sur les jeunes et la politique.

On a l'habitude d'entendre que le premier parti des jeunes de 18 à 24 ans est l'abstention. En 2017, l'abstention finale au 2nd tour de l'élection présidentielle était évaluée entre 25 et 27%. On comptait 34 % d'abstention chez les jeunes, selon Le Parisien.
Que pensez-vous de ces chiffres ?

Nous avons souvent pensé que les jeunes ne votaient pas pour des raisons matérielles, d'où les démarches pour faciliter les changements d'adresse, la mise en place des inscriptions automatiques sur les listes électorales…

Mais la raison est plus profonde. Les jeunes ne voient pas dans l'élection une traduction concrète de leurs aspirations, soit parce qu'ils s'expriment par d'autres moyens - manifestations, protestations, occupations, pétitions et autres - soit parce que les sujets sur lesquels ils sont les plus mobilisés ne sont pas suffisamment évoqués par les partis et les candidats. Pour les jeunes des catégories populaires où l'abstention est encore plus forte, il y a cette idée qu'ils ne sont pas représentés, qu'ils sont abandonnés par la République, ce qui est plus grave.

> « Si rencontrer un ancien Président est possible, c'est que la politique est finalement humaine et accessible à tous »

Pourquoi, selon vous Monsieur le Président, les jeunes ne se sentent-ils pas concernés par la politique ?

Les grandes idéologies se sont progressivement effacées alors qu'elles étaient des vecteurs d'engagement. Les grands partis ne sont pas non plus suffisamment attractifs pour que les jeunes puissent y voir la possibilité d'un investissement dans le temps. Il y a également la crise du syndicalisme étudiant. Aujourd'hui, la jeunesse se mobilise en grande partie sur les réseaux sociaux. D'une certaine façon, l'augmentation de leur usage est inversement proportionnelle à la participation électorale : « Plus je m'exprime sur les réseaux sociaux moins j'ai besoin de le faire par le vote ».

Pensez-vous que les extrêmes soient plus attractifs pour les jeunes ?

Les extrêmes, et en particulier l'extrême droite jouent sur ce sentiment d'abandon. Et la désinformation joue un rôle majeur dans ce processus. Elle utilise des réseaux complotistes très puissants sur internet. C'est la raison pour laquelle il est primordial que chacun puisse développer un avis critique, une capacité à discerner le vrai du faux, à se faire sa propre opinion. C'est une des missions essentielles de l'école républicaine.

D'un autre côté, l'extrême gauche est moins attractive chez les jeunes et très jeunes. La mythologie révolutionnaire qui pouvait exister auparavant, a perdu de son attractivité.

Je constate une forme de communautarisation des sujets. Je ne parle pas simplement du phénomène communautaire mais bien de la singularisation des sujets. Chacun vient avec sa cause et ne se retrouve plus dans une démarche collective. On le voit dans les batailles sur le genre, les violences sexistes et sexuelles et les discriminations avec les caricatures que l'on peut faire avec l'indigénisme, l'islamo-gauchisme… Chacun est focalisé sur son propre combat, sans forcément l'inclure dans une démarche collective.

Les solutions :
Dans votre livre Réponse à la crise démocratique vous évoquez des solutions pour réconcilier les citoyens et la politique. Mais quelles seraient les solutions pour remédier à la crise entre les jeunes et la démocratie et les amener à voter ?

Les jeunes ne sont pas une catégorie en tant que telle. Il y a autant de sensibilités qu'il y a de situations vécues. Il faut trouver un thème qui les unit tous. C'est vrai aussi pour les moins jeunes. L'écologie se présente comme un thème qui fédère, mais cela ne suffit pas. La question de la survie de la planète est primordiale, mais la question de l'espoir d'une vie meilleure l'est tout autant. D'où la nécessité de mettre en place des mesures destinées à la seule jeunesse, qui lui permettent de se sentir reconnue par la société. Le service civique est une réponse, mais elle est partielle. En ce sens, le revenu étudiant est une autre façon de faire, à condition qu'il y ait une contrepartie. Un contrat qui consisterait à se dire : « Je reçois un revenu, je sais ce que la société m'apporte, donc je participe à la décision pour forger son destin ».

Les hommes et femmes politiques investissent beaucoup les réseaux sociaux. Est-ce que c'est de cette manière qu'on réconciliera les jeunes avec la politique ?

Les jeunes ne regardent plus la télévision. C'est un fait générationnel. Tout passe par les réseaux sociaux, avec des émissions comme HugoDécrypte ou le QG. A l'instar de TikTok, les nouvelles plateformes permettent des formes nouvelles de communication où la politique ne vient pas du haut mais de l'utilisateur. Il va chercher lui-même l'information et regarder la politique différemment, si les sujets politiques viennent à eux. Ainsi pour ce qui me concerne, si je fais une émission "classique", il y a peu de chances que les jeunes la regardent. Mais si je viens sur une plateforme comme Twitch, si. Pourtant, mes propos seront relativement similaires. La différence, c'est le mode de relation avec les utilisateurs. D'un côté ils semblent passifs, de l'autre ils se sentent acteurs.

J'estime indispensable pour les politiques qu'ils continuent à se déplacer vers les citoyens et notamment les jeunes. Même si les réseaux sociaux peuvent également être un formidable moyen de se rencontrer.

A propos de votre engagement :
Monsieur le Président, vous vous êtes engagé très jeune en politique. Pourquoi ?

Je voulais défendre mes camarades, les représenter. Et pour cela, je tenais à être leur délégué au lycée. Ensuite je m'intéressais aux idées politiques, je cherchais comment il était possible d'accélérer un certain nombre d'évolutions, d'aller vers plus d'égalité, de trouver une espérance commune. Dans les années 70, ont émergé des luttes pour nos libertés pour la justice sociale, dont la gauche s'est emparée. Je me suis engagé car je me sentais concerné par ces sujets. La participation politique passe toujours par une mobilisation sur des sujets précis qui ensuite conduit à avoir une réflexion plus globale sur l'ensemble de la société.

Vous œuvrez beaucoup en direction de la jeunesse. Que voulez-vous transmettre aux jeunes en tant qu'ancien Président de la République ?

Je veux montrer ce qu'est un parcours politique. Les jeunes ne doivent pas voir l'Etat, et encore moins celui qui en est le chef comme un monde séparé de leur existence. Si rencontrer un ancien Président est possible, c'est que la politique est finalement humaine et accessible à tous.

Pour finir, pour aborder votre nouveau livre Affronter, quel est votre vision de la campagne présidentielle qui s'annonce ?

Le risque de cette élection présidentielle, c'est l'abstention. C'est-à-dire la preuve qu'une partie de la Nation, et notamment les jeunes, se détachent de l'acte citoyen, faute de se sentir considérés.

La guerre en Ukraine, loin d'étouffer le débat, nous oblige à appréhender les grands enjeux de l'Europe et du monde, comme la place de la France.

Que peut-on espérer par rapport à cette campagne pour les jeunes ?

Une campagne présidentielle devrait légitimement porter sur les aspirations de la nouvelle génération, que ce soit sur la réussite scolaire, la formation, la qualification par rapport aux nouveaux métiers. Ou encore l'indispensable lutte contre le réchauffement climatique.

Pensez-vous que les jeunes soient un thème central de la campagne ?

Pas assez, je le regrette. Cependant, les questions de pouvoir d'achat et de santé sont au centre du débat aujourd'hui, après une crise sanitaire de plus de deux ans et en pleine guerre en Ukraine. Ces problématiques intéressent évidemment aussi les jeunes.

> “La guerre en Ukraine, loin d'étouffer le débat, nous oblige à appréhender les grands enjeux de l'Europe et du monde, comme la place de la France.”

Je souhaite remercier Monsieur le Président François Hollande de m'avoir reçue, d'avoir répondu à mes questions et d'ouvrir la réflexion sur le sujet des jeunes et la politique.

Elsa Jamin
L3 Gestion

Droits LGBT : où en est-on ?

C'était il y a presque quarante ans. Le 4 août 1982, l'ancien Premier ministre de François Mitterrand, Robert Badinter, et la célèbre avocate Gisèle Halimi faisaient voter la loi Forni pour mettre fin au dernier délit d'homosexualité en France. Mais cette révolution dans l'histoire des droits humains n'a pas signé la fin des combats des militants LGBT. À l'occasion de cet anniversaire spécial, La Plume revient sur quatre décennies de conquêtes pour le libre choix de son orientation sexuelle et de son genre.

2022 et toujours en lutte

Dernière victoire en date : l'interdiction des thérapies de conversion, passibles de 2 ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende depuis le 25 janvier 2022. Ces actes de torture physique et psychologique (entretiens, exorcismes, et même électrochocs) entendent guérir les individus homosexuels ou transgenres, jugés « malades » par leurs bourreaux. Les témoignages de jeunes traumatisés par leurs expériences vécues en « sessions de guérisons » s'étaient multipliés ces dernières années.

Si le quinquennat d'Emmanuel Macron a été rythmé par quelques mesures prometteuses, le bilan est loin d'être à la hauteur des revendications de la communauté LGBT. Certes, la loi bioéthique a été votée en juin 2021. Mais elle exclut de droit les hommes transgenres de la PMA pour toutes (réservée aux lesbiennes et femmes seules) et de l'autoconservation des gamètes (possibilité de congélation des ovocytes ou spermatozoïdes afin de les avoir à disposition pour un projet d'enfant a posteriori). Globalement, les associations déplorent beaucoup d'ébauches et de gestes symboliques, pour peu de mesures concrètes. Don de sang des homosexuels dans les mêmes conditions que les hétérosexuels, circulaire du ministère de l'Éducation nationale pour « une meilleure prise en compte des questions relatives à l'identité de genre » à l'école… Des mesures qui n'ont pas permis à la France de remonter au classement ILGA 2021 des pays européens LGBT-friendly. Au contraire, elle a perdu neuf places. En cause, le vide juridique pour les personnes intersexes.

> « En 2019, 55% des individus de la communauté déclarent avoir subi des actes homophobes ou transphobes au moins une fois au cours de leur vie. »

Des droits acquis à force de persévérance

Mai 1981, François Mitterrand remporte le second tour de la présidentielle. La communauté gay retient son souffle. Le chef d'État nouvellement élu avait fait la promesse pendant sa campagne qu'avec lui, « l'homosexualité ne [serait] plus un délit » malgré la relative impopularité de la question à l'époque. En réalité, le crime de sodomie (NDLR : à l'époque, le terme désigne tous les actes sexuels condamnés par l'Église, c'est-à-dire non liés à la procréation) est aboli depuis la Révolution française. Le gouvernement de Robert Badinter abroge, lui, la dernière loi discriminatoire héritée du régime de Vichy. Elle fixait l'âge de la majorité sexuelle à 18 ans pour les homosexuels (contre 15 pour les hétérosexuels).

La cause devient de plus en plus médiatisée dans les années 80. Notamment grâce à l'activisme des associations LGBT pour la lutte contre le VIH – la première association Vaincre le sida est créée par des militants homosexuels dès 1983. Le 17 mai 1990, l'OMS supprime enfin l'homosexualité de la liste des maladies, mais le « transexualisme » y demeure jusqu'en 2010. En France, le PACS est voté en 1999. Pour la première fois, des individus de même genre peuvent s'unir légalement. Suivra, en 2013, la célèbre loi sur le mariage et l'adoption pour toutes et tous portée par Christiane Taubira. En parallèle de l'évolution des droits LGBT se développe timidement une législation pour lutter contre l'homophobie et la transphobie, reconnues comme des discriminations respectivement depuis 2004 et 2013.

L'égalité des droits ne signifie pas la fin des discriminations

Malgré les droits obtenus au cours des quarante dernières années, les personnes LGBT continuent d'être victimes en France de discriminations non négligeables. En 2019, 55 % des individus de la communauté déclarent avoir subi des actes homophobes ou transphobes au moins une fois au cours de leur vie. Parce qu'elle subit harcèlement et jugement, particulièrement dans le milieu scolaire, la communauté LGBT est quatre fois plus vulnérable au risque de suicide que la moyenne française.

Laura Salabert
M1 AID

Le dialogue suffit-il au maintien de la paix ?

Le 2 mars 2022, le président Emmanuel Macron a déclaré le soutien unanime de la France au peuple ukrainien et à son dirigeant, Volodymyr Zelensky. Au début du discours, il a affirmé que les pays membres de l'Alliance Atlantique (l'OTAN, coucou Dauphine) ont « tout fait pour éviter cette guerre ». Comment ? Par le dialogue. Emmanuel Macron a rappelé les négociations entamées avec la Russie depuis 5 ans et les engagements devant garantir la modération des décisions de Vladimir Poutine. Pour autant, cela n'a pas empêché le président russe d'envoyer les chars d'assaut et de partir bombarder le Donbass. Lecteur averti, posons nous ensemble la question suivante : le dialogue suffit-il pour convaincre les nations de baisser les armes ?

Le dialogue : point d'orgue de la diplomatie depuis 1945

Les deux guerres mondiales ont amené les Etats à développer de forts niveaux d'interdépendances pour que de tels conflits ne se reproduisent jamais. Les événements actuels nous prouvent l'échec de ces tentatives. Néanmoins, l'évolution des politiques étrangères des nations a façonné le monde dans lequel nous vivons. Le choix d'ouverture des Etats au libre-échange a permis la conclusion des accords de Bretton Woods, donnant naissance au FMI, à l'OMC et à la Banque Mondiale. Le rapprochement des pays a également permis la fondation de l'Union Européenne, garante d'une certaine stabilité au sein de notre continent. Ces liens ont été créés et fortifiés par des négociations orales, ce qui montre le pouvoir du dialogue dans la construction de relations pérennes entre nations. Ces pays sont également insérés dans des accords commerciaux mondiaux, comme l'UE ou l'ALENA. Ces engagements auxquels ils sont tenus les incitent donc à conserver une part de dialogue avec leurs partenaires commerciaux.

> “Le dialogue n'est pas un concept universel et dépend des civilisations.”

Une conception du dialogue universelle ?

Si l'Occident a pu privilégier le dialogue dans tout échange, c'est parce que les États le composant partagent des idéologies proches. Les civilisations de ces pays conçoivent une même définition du dialogue, façonnée par leur culture, les évolutions successives des régimes politiques en vigueur et la place des individus en société. Leur économie à l'échelle mondiale et leurs relations commerciales ont également un rôle à jouer. Notre bon vieux Karl Marx expliquait : “La production des idées, des représentations et de la conscience, est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes : elle est le langage de la vie réelle”[1]. Quid des Etats où la liberté des citoyens n'est pas garantie ? Où la corruption est importante ? Où l'armée est au pouvoir ? Qu'en est-il des Etats en guerre ? Il paraît difficile de penser que ces pays imposent leurs idées par les mêmes canaux que ceux présentés dans le paragraphe précédent. Il faut donc tenir compte lors des négociations de ces spécificités qui vont influer sur la manière d'appréhender le dialogue avec ces pays.

Qu'en conclure ?

Le dialogue s'avère être une méthode efficace pour assurer le maintien de la paix. Il bénéficie aux États de chaque côté de la négociation. Cependant, ce n'est pas un concept universel. Il dépend de caractéristiques civilisationnelles. Pour assurer le succès des négociations, il faut donc s'adapter au pays avec lequel on entre en pourparlers, si celui-ci ne partage pas exactement la même conception du dialogue que nous. L'échec des échanges avec le gouvernement russe peut peut-être s'expliquer par le fait que l'Occident a pensé pouvoir exporter sa vision sans prendre en compte le pays qu'il avait en face. Aussi, s'adapter à l'autre ne convient pas à chaque situation : c'est ici que le dialogue vient en support d'actes militaires concrets, afin de pouvoir faire passer ses idées. Il faut également, pour que tout dialogue aboutisse, une volonté de négocier des deux parties. Et c'est peut-être ce qui a entraîné l'échec des négociations avec la Russie, Vladimir Poutine suivant ses convictions personnelles sans aucune réelle intention d'échange. Lui-même déclara : “Vous pouvez faire beaucoup plus avec des armes et de la politesse que juste de la politesse”.

Léna Stern
L3 Gestion

[1] : Marx, Karl. Engels, Friedrich. L'idéologie allemande, 1932 (publication posthume)

Zombie : bien plus qu'une chanson de morts-vivants !

Zom-ombie ! Zom-ombie ! Zom-ombieee hey, hey !

Vous connaissez sûrement ce refrain qui, une fois dans votre tête, n'en sort plus... Peut-être même le fredonnez-vous (approximativement) dès les premières notes. Mais vous êtes-vous vraiment intéressés aux paroles de cette chanson des Cranberries ? Vous êtes-vous déjà demandés ce que Dolores O'Riordan évoque lorsqu'elle chante « they are fighting with their tanks, and their bombs and their bombs, and their guns" ? De qui parle-t-elle ? Pourquoi vouloir se battre à coup de bombes et de fusils dans une histoire de zombies ?

Contexte tourmenté et hommage

Nous sommes le 20 mars 1993 à Warrington, en Angleterre. Une bombe explose dans un centre commercial et tue Tim Parry, Johnathan Ball, et deux enfants de trois et douze ans. L'attentat est revendiqué par l'IRA (l'armée républicaine provisoire irlandaise) qui, depuis les années 1960, réclame l'indépendance de l'Irlande du Nord.

C'est dans ce contexte que Dolores O'Riordan, la chanteuse du groupe irlandais Cranberries, écrit « Zombie ». Les deux premières phrases : « Another head hangs lowly, child is slowly taken » font évidemment référence au drame de Warrington et introduisent un plaidoyer contre les violences de ce conflit.

> « Another head hangs lowly, child is slowly taken »
> (Une autre tête pend modestement, un enfant est emporté lentement)

Le morceau sort un an plus tard, en 1994, à l'occasion de l'album « No Need to Argue ». L'IRA vient de signer un cessez-le-feu. Le succès est immense et immédiat.

Une référence historique

Au-delà de l'attentat retenu comme motif d'écriture de la chanson, celle-ci fait aussi référence à un autre événement. L'insurrection de pâques de 1916, qui a durablement marqué l'histoire irlandaise («It's the same old theme since 1916 »), est citée.

Ce 24 avril 1916, 120 membres de l'Irish Citizen Army et 700 de l'Irish Volunteers Force défilent dans O'Connell Street à Dublin. Ce mouvement organisé par le conseil suprême de l'Irish Republican Brotherhood (IRB) doit, pour ses organisateurs, sonner le début du soulèvement d'une partie du peuple irlandais contre la Grande-Bretagne. En effet, beaucoup d'Irlandais souhaitent devenir indépendants.

Mais l'insurrection ne prend pas. Les affrontements sont sanglants et font plus de 400 morts, dont une grande majorité de civils. Afin de dissuader les Irlandais de toute future rébellion, l'armée britannique décide d'arrêter plus de 5 500 personnes en Angleterre et 90 peines de mort sont prononcées à la suite. C'est ce désastreux bilan humain, responsable d'une escalade infinie vers la violence, que la chanteuse dénonce.

Un plaidoyer contre la violence

Composant le refrain, les paroles « They are fighting with their tanks, and their bombs and their bombs, and their guns » visent à l'évidence tous les protagonistes. Car si les tanks désignent uniquement l'armée britannique, la répétition de « their bombs » évoque aussi bien les bombes de l'IRA que celles de l'armée britannique. Et bien qu'Irlandaise, Dolores O'Riordan prend soin de se désolidariser des auteurs de l'attentat : « But you see, it's not me, it's not my family ».

Le refrain accuse donc tous les belligérants à part égale. Les phrases «What's in your head, Zombie» et « In your head they are dyin » renvoient ces hommes à l'état de « Zombies » où les conduit leur violence, les condamnant à survivre avec cette part mortelle de responsabilité.

Une résonance universelle

Ces mots, aussi marquants soient-ils, n'ont pas empêché la poursuite des violences et de nouvelles effusions de sang. En 1998, l'attentat d'Omagh mené par l'IRA est considéré comme « la pire atrocité terroriste d'Irlande du Nord ». Aujourd'hui encore, au-delà des frontières de la Grande-Bretagne, des scènes d'horreur sont perpétrées au nom d'événements passés sanctifiés.

Bien que cette chanson ait été écrite autour du conflit nord-irlandais, ses paroles résonnent encore aujourd'hui, partout où des attentats ont lieu, égrenant inlassablement leur chapelet de victimes. Quand la guerre a été déclarée en Ukraine c'est encore cette chanson que l'on peut entendre, reprise par des réfugiés ukrainiens qui fuient les bombardements.

Et toujours la même question lancinante : Que se passe-t-il dans ta tête, Zombie ?

Camille Guazzelli
L1 LSO

[1] : Ils se battent avec leurs tanks, et leurs bombes et leurs bombes, et leurs fusils
[2] : Une autre tête pend modestement, un enfant est emporté lentementhtml?from=dynamic Traduction approximative grâce à Google Traduction
[3] : C'est le même vieux thème depuis 1916
[4] : Mais tu vois que ce n'est pas moi, ce n'est pas ma famille
[5] : Qu'y a-t-il dans ta tête Zombie ?
[6] : Dans ta tête ils meurent

SPORT

Yuzuru Hanyu, rockstar du patinage artistique

Yuzuru Hanyu, ce nom ne vous-dit rien ? Cet homme japonais de 27 ans n'est pourtant pas inconnu. Il est considéré, depuis quelques années, comme l'un des meilleurs patineurs sur glace.

Un patineur d'exception

19 records du monde battus, deux médailles d'or olympiques, deux en championnat du monde, quatre médailles d'or consécutives de la Finale du Grand Prix ISU entre 2013 et 2016. Le contexte est posé. Et son palmarès ne serait pas complet sans mentionner ses exploits. Il est le premier patineur de l'histoire à avoir fait un quadruple boucle en compétition, et aussi le premier à avoir réalisé le triple axel (l'un des sauts les plus difficiles en patinage). Cet hiver, il n'a en revanche pas gagné de médaille. Il a tenté deux fois, sans succès, le quadruple axel, perdant des points en chutant et ne remportant que la quatrième place.

Six milliards de vues

Pendant les Jeux Olympiques de Beijing de 2022, l'hashtag #YuzuruHanyu a eu près de 6 milliards de vues sur Weibo, le Twitter chinois. Yuzuru Hanyu n'est pas qu'un simple champion du monde de patinage pour ses fans. Ses qualités sont admirées sur tout le continent asiatique. En cause ? Non seulement son talent de patineur, qui lors des prestations, lui donne "un air féérique" selon certains commentateurs chinois[1], mais aussi sa personnalité. Après avoir vécu le tsunami et le tremblement de terre de Tohoku en 2011, pendant un entraînement, Yuzuru s'est donné pour objectif de venir en aide aux victimes. Il a ainsi fait don des récompenses de ses médailles olympiques de 2014 et 2018, l'équivalent de 16 millions de yens.

Et son physique en est également pour beaucoup. "Son visage est comme le jade, son corps comme le pin, volant comme un oiseau sauvage, se courbant comme un dragon[2]", décrit Chen Ying, commentatrice sportive chinoise pendant les Jeux d'Hiver de Pyeongchang en 2018. Une étude de 2021 montre qu'il est l'athlète préféré des Japonais, précédant de peu une légende nippone du baseball, Suzuki Ichiro[3]. Mais le contraste est flagrant. Si Yuzuru est l'athlète préféré de 15,3 % des femmes japonaises en 2021, il n'atteint pas le top 20 des athlètes préférés des hommes japonais, affichant un écart net de préférences entre les sexes.

Fanyus et Winnie l'Ourson

Yuzuru Hanyu est une exception dans le monde du patinage. Jamais un autre patineur n'a été si populaire. En 2010, le patineur s'était affiché avec une boîte de mouchoirs à l'effigie de Winnie l'Ourson. Depuis, le personnage de dessin animé n'a plus jamais quitté la star. À la fin de ses performances, sa communauté de fans, appelée "Fanyu", lui lance des peluches Winnie l'Ourson par dizaines pour l'encourager. S'il en garde quelques-unes, il donne le reste aux enfants dans le besoin. En 2018, il a par exemple donné ses peluches en trop aux enfants de Pyeongchang et Gangneung, villes olympiques de 2018.[4]

Mais l'adoration des fans va encore plus loin. Fortunes dépensées pour assister à ses prestations, comparaison du sportif avec le Christ et tweets sur le moindre de ses faits et gestes. "Peu de sportifs vivants inspirent autant de dévotion que le Japonais Yuzuru Hanyu", rappelle l'AFP. Une démonstration d'affection qui ne plaît pas à ses principaux concurrents. Rafael Arutyunyan, l'entraîneur de son principal rival, Nathan Chen, a comparé les actions de ses fans à une "guerre psychologique".

Conflits

La communauté de fans était déjà très étendue au Japon. Mais elle s'est élargie avec les Jeux Olympiques de 2014, ainsi que la sortie de la série d'animation japonaise (« anime ») Yuri on Ice en 2016. Le personnage principal, Yuri Katsuki, semble ressembler à Yuzuru. Mais cette nouvelle communauté a amené de nouveaux conflits. Dans un article du Japan Times, l'écrivaine et traductrice Maria-Laura Mitsuoka explique : "Il y a des affrontements entre de vrais fans de patinage artistique qui sont plutôt objectifs et d'autres personnes qui admirent Yuzu comme un dieu." L'article du Japan Times continue avec ces lignes : "Une autre cible fréquente de la colère des Fanyus est l'Union internationale de patinage, qui est souvent accusée de fausser le jeu, en sous-notant les routines d'Hanyu.".[5]

Malgré sa quatrième place aux Jeux Olympiques de Pékin, le double champion olympique continue à ravir les cœurs de ses fans. Mais son avenir dans le sport est plus qu'incertain. Santé fragile, âge qui avance, et nouveaux concurrents mettent en péril sa participation aux Jeux Olympiques de 2026. Lui a affiché son objectif : le quadruple axel.

Ieva Dijkmans
M1 Management et Organisation

[1] : https://www.insider.com/beijing-games-heroes-villains-according-to-chinese-social-media-weibo-2022-2
[2] : https://3g.163.com/news/article/DB6B90TT0001875O.html?from=dynamic Traduction approximative grâce à Google Traduction
[3] : https://www.nippon.com/en/japan-data/h01030/
[4] : https://edition.cnn.com/2018/02/16/sport/yuzuru-hanyu-winnie-the-pooh/index.html
[5] : https://www.japantimes.co.jp/sports/2022/02/06/olympics/winter-olympics/olympics-figure-skating/yuzuru-hanyu-fandom/

Industrie de la mode et féminisme : liaisons dangereuses

Ces 30 % de réduction sur ce maillot de bain pour la journée de la femme le 8 mars, on les a tous vu passer. À une époque où les marques utilisent des arguments féministes comme moyen de communication, quelle est la place de la mode dans le combat pour le droit des femmes ?

« Girl Power », « Girl can do anything ». Des messages qui fleurissent sur nos t-shirts et sur les podiums de la fashion week 2022. Et après les défilés, les réactions ne tardent pas. Peut-on vraiment mettre le blazer et les droits de la femme sur la même échelle ? Selon Léa Lejeune, présidente de l'association Prenons la Une, ces slogans n'ont rien d'engagé. Il s'agit d'arguments marketings pour vendre. Avec le « féminisme washing », les marques passent un coup de combat militant sur leur communication. L'équivalent du greenwashing, version rose.

Salaire de 83 euros pour un t-shirt "Girl can do anything"

Une tendance publicitaire qui ne date pas d'hier. En 1968, les cigarettes Virginia Slims déclaraient que les « femmes sont biologiquement supérieures aux hommes ». De nos jours, Chanel fut l'une des premières marques de mode à reprendre la tendance via une fausse manifestation-défilé avec des panneaux « History is her story ». Aujourd'hui, toutes les marques ont sauté sur le filon. Le label It's Me and You est de plus en plus sollicité pour créer du contenu qui « donne du pouvoir aux femmes ». Des serviettes hygiéniques à la maison de luxe Coach.

Mais toutes ces entreprises sont loin d'œuvrer pour la cause des femmes. Selon l'auteure : « sur 371 patrons de marques comptabilisés par la dernière étude du site Business of Fashion lors de quatre fashions week printemps-été 2017, seuls 40,2 % étaient des femmes. » Et c'est pire lorsqu'on s'intéresse aux conditions de travail. 80 % des ouvriers textiles dans le monde sont des ouvrières qui gagnent… 83 euros par mois au Bangladesh ou 145 euros au Cambodge selon Le Monde.

Plus encore, la mode a souvent imposé des diktats aux femmes. Objectification, hypersexualisation… L'industrie est accusée d'imposer des normes patriarcales supposées représenter ce qui attise le désir masculin. Et ça, depuis le corset, qui limitait la liberté de mouvement, en passant par la loi qui a interdit aux femmes de porter des pantalons. Une loi en vigueur jusqu'en 2013.

Difficile d'ignorer toutes ces contradictions économiques, voire politiques. Alors comment aimer la mode sans ignorer American Apparel, qui sponsorise des événements féministes, et ses pubs hyper sexistes ?

Zendaya, féminicides et mini jupe

Si certaines marques ne font que surfer sur la tendance, Valerie Steelle, historienne de la mode, rappelle les liens ténus entre contexte politique et mode. « On a toute une génération qui parle de Zendaya et de la série Euphoria, des inégalités salariales et des féminicides. Soudain, on se rend compte que la situation des femmes dans le monde a régressé. Et le féminisme, longtemps relégué au second plan, revient finalement sur le devant de la scène. La mode est un reflet de cette situation. »

Comment oublier la couleur blanche des suffragettes ? Le rôle de Coco Chanel, qui a permis aux femmes de porter des pantalons ? Quid de Mary Quant et sa mini jupe dans les années 60 pour « permettre aux femmes de courir après un bus » ? La mode a pu permettre aux femmes de s'émanciper. De revendiquer une forme d'expression pour elle, et non pour plaire aux hommes.

Donne de la visibilité

Pour Maroussia Rebecq, fondatrice d'Andrea Crew, « Que les grosses corporations soient sincèrement féministes, cela n'a pas vraiment d'importance. Ce qui compte, c'est qu'elles provoquent un résultat tangible : des femmes acceptent le terme "féministe", longtemps tabou, partagent du contenu engagé, manifestent, s'expriment. »

La mode permet donc de donner de la visibilité au mouvement féministe. Il s'agit d'un support comme un autre. Au même titre qu'un discours ou qu'une publication Insta. Pour le mannequin Adwoa Aboah : « la mode a une force de frappe énorme et un potentiel de communication mondial. Il faut se servir de cette visibilité pour servir des causes urgentes, comme le combat féministe. »

Alors certes, la mode est une industrie. Le féminisme, un mouvement. Mais difficile de nier le lien entre les deux. Selon Valerie Steele, « boycotter la mode sous prétexte qu'elle est contraire au féminisme est une aberration. » l'une des clés du mouvement est l'idée que les femmes doivent réaliser leurs propres choix. Si il n'y a aucun souci à aimer le cinéma, malgré toutes ses dérives, alors pourquoi pas la mode ?

Salomé Ferraris
M1 Journalisme IPJ

PAUSE JEU AVEC LA PLUME

P	L	J	M	V	N	Q	V	B	P	K	D	C	A	Z	H	X	A	V	I	G	B	P	Y	G
X	Q	H	C	I	T	H	Q	O	E	R	W	F	O	L	N	I	O	G	K	A	I	S	G	R
C	A	K	A	G	Y	N	V	E	E	L	W	Ç	H	D	W	T	C	L	R	N	C	V	E	X
Ç	U	Y	D	W	V	B	G	G	J	W	V	I	S	Y	Y	H	D	O	K	T	J	G	V	S
M	P	W	R	V	O	Y	T	A	J	C	T	D	R	E	L	S	L	A	U	N	A	F	H	X
H	A	P	A	K	X	G	R	A	N	D	M	E	R	E	C	R	B	H	H	R	Y	Q	W	E
N	G	D	N	I	I	A	F	H	O	H	R	R	K	I	J	G	E	M	U	T	O	F	S	P
Q	I	E	C	P	V	L	M	S	J	I	J	N	S	Z	Z	U	S	O	I	R	E	N	V	Z
U	R	L	P	V	R	B	M	U	P	A	V	I	G	M	F	A	C	I	V	R	A	Z	N	W
U	C	L	I	R	M	X	C	S	S	B	K	E	C	R	Y	E	B	E	E	U	L	Q	O	E
Y	R	B	F	A	I	M	N	I	G	E	F	R	A	W	D	M	Ç	I	U	I	T	U	J	U
C	Y	M	L	O	L	I	D	P	M	B	R	E	W	C	Q	E	U	B	A	V	Z	L	Ç	J
L	O	C	L	A	Q	U	E	R	C	O	H	M	S	J	O	Q	M	A	T	Q	Z	V	K	Z
D	F	Ç	W	E	B	Q	T	Q	H	Z	R	E	U	D	N	M	J	L	T	T	G	Y	D	F
V	T	U	S	R	O	K	T	A	V	E	I	N	F	A	P	M	M	S	E	H	P	M	A	R
E	P	S	R	Q	S	O	V	G	Ç	D	X	T	B	A	Z	J	R	B	N	X	G	O	H	A
L	U	S	Q	S	S	Q	U	H	N	Z	F	R	T	V	N	C	T	E	T	O	I	X	W	I
E	Z	N	I	Z	U	E	R	E	G	C	Q	F	S	Q	E	W	F	G	I	Z	B	T	E	S
P	V	A	Ç	V	L	E	C	I	U	O	Z	Ç	A	W	U	T	G	L	V	K	O	R	L	P
H	L	I	V	X	N	N	R	I	V	N	K	T	U	Y	T	W	A	L	E	D	U	D	Q	Q
A	C	Z	T	I	I	Q	A	I	F	F	Y	F	Q	L	R	I	T	G	M	N	L	L	H	S
N	W	U	S	E	V	R	W	B	U	R	H	Y	D	K	Z	O	K	M	E	D	E	P	E	C
T	W	S	L	B	R	P	D	E	O	E	J	S	T	Z	B	L	E	R	N	R	E	N	R	A
U	E	O	S	P	I	M	A	G	I	N	A	T	I	O	N	J	B	P	T	Ç	E	N	A	U
D	Y	C	P	J	V	J	U	C	O	C	D	C	M	Q	F	W	F	U	A	I	D	D	Y	J
L	D	R	E	L	L	C	X	E	C	E	Z	A	V	I	Ç	V	N	S	B	U	P	L	B	P
J	P	Z	R	V	O	T	W	L	M	R	T	Z	N	D	E	I	C	Y	S	O	L	F	Y	V
A	G	I	Z	F	I	E	H	A	P	A	E	F	V	C	E	Z	Z	F	I	V	R	E	R	S
X	Z	X	J	C	H	A	U	S	S	E	R	U	C	T	E	T	J	T	Z	B	M	X	R	D
S	F	L	O	T	G	Z	I	K	V	K	Q	Q	X	L	T	G	X	R	L	L	P	N	J	Y

ABONDANCE
AGIR
AMUSER
ATTENTIVEMENT
BANQUIER
BOSSU
CADRAN
CELA
CHAUSSER
CLAQUER
CONFRENCE
COURONNE
CREUX
DECOURAGER
DERNIEREMENT
DESSINER
ELEPHANT
EPAULER
ETAGERE
EVITER
FAIM
FIVRE
FLOT
FRAIS
GANT
GIBOULEE
GRANDMERE
IMAGINATION
INCENDIE
INSPIRER

1					7		9	
	3			2				8
		9	6			5		
		5	3			9		
	1			8				2
6					4			
3							1	
	4							7
		7				3		